

Rédaction : 68, rue de la Chaussée d'Antin - PARIS (9^{ème})

Les difficultés financières dues au prix de revient de ce journal, aux tarifs postaux et la modicité de la cotisation à l'Amicale, ne nous permettent plus l'envoi du bulletin qu'à nos seuls adhérents.

Adressez donc, sans tarder, si vous ne l'avez déjà fait, votre adhésion et le montant de votre cotisation à l'Amicale du Stalag IIC, 68, Chaussée-d'Antin, Paris.

Nous vous annonçons en outre la création d'un abonnement de soutien à « Entre-Camarades » au prix de 100 francs pour l'année 1946 que vous et vos amis peuvent dès maintenant souscrire. D'avance merci.

E. C.

« 1946 »



Il y a un an, nous étions encore dans les barbelés. Nous sentions que 1945 serait l'année de notre « libération », mais, malgré tout, nous étions anxieux. Il y avait tellement longtemps que nous espérions. Puis ce fut la débâcle et avril qui nous apporta ce jour tant désiré ; nous étions pleins d'espoir pour l'avenir ; assez vite nous avons rejoint nos

foyers, nos familles et nous nous sommes laissé bercer par les belles promesses que l'on nous a faites et nous avons un peu oublié, oui, un tout petit peu, tous les camarades avec lesquels nous partageons nos souffrances, mais, à présent que nous avons repris notre équilibre, nous sentons qu'il faut que nous nous regroupions. Des promesses il ne reste plus rien ; au contraire les ex-K. G. sont souvent dédaignés ou l'on veut s'en servir pour des fins politiques et l'on commence par nous diviser.

Camarades du IIC, de Paris et de la Province, il faut que vous répondiez « présent » à l'Amicale, — pas de politique, mais de la camaraderie comme là-bas ; — de l'entraide comme vous avez su si bien la faire à l'appel des hommes de confiance dans vos kommandos et, enfin, vous trouverez à l'Amicale une atmosphère de véritable confiance.

Camarades de province, nous comptons sur vous pour rechercher et faire connaître notre Amicale à tous ceux du IIC qui sont dans votre entourage, qu'il y ait dans chaque département un mouvement de l'Amicale, 15.000 nous étions dans les barbelés, 15.000 nous devons nous retrouver en 1946 à l'Amicale.

Charles DAMET.

UN ADHÉRENT DU IIC NE DOIT PAS SE CONSIDÉRER COMME UN HOMME ISOLÉ.

TOUT CE QUI LE TOUCHE, NOUS AFFECTE OU NOUS RÉJOUIT.

Du pain sur la planche

par Roger SIGOGNE



Une nouvelle commission a été récemment créée au appelons-lé toujours : Ministère des P. G., afin de ne pas nous perdre dans les dénominations de sous-secrétariat, direction, service, etc...

Certains d'entre nous sont des lecteurs assidus du *Journal Officiel*, sinon par goût, ce qui serait actuellement un sadisme d'un genre spécial, du moins par obligation professionnelle ; ceux-là ont pu en connaître l'existence et le but. Mais presque tous nous limitons nos sources d'information aux quotidiens et hebdomadaires ordinaires et vous pensez avec indifférence : « Tiens, encore une commission. » Ou avec amertume : « Une de plus ! »

Oui, encore une, mais celle-là doit particulièrement vous intéresser, car le but de ses travaux est de faire l'historique de la captivité, de rédiger l'histoire de nos cinq années de misère.

Le sujet est vaste et son développement exigera un travail important. Il ne s'agit pas de développer quelques considérations banales entremêlées d'histoires ténébreuses. Il faut que cet historique soit vrai, vivant, documenté, qu'il fasse comprendre exactement ce qu'a été notre vie. Nos peines et nos déceptions, nos pauvres joies et nos espoirs doivent apparaître, sans exagération, mais sans minimisation, et les faits cités s'appuieront sur des preuves formelles.

Pour mener à bien une telle tâche, une trentaine de membres ont été désignés, ex-K. G. d'Offlag et de Stalag, maintenant engagés dans des mouvements « Prisonniers », notamment dans les différentes amicales de camps. Leur rôle est de jeter les bases, établir le plan d'ensemble et coordonner les efforts de toutes les bonnes volontés, car il est indispensable d'avoir le maximum de concours.

L'œuvre comprendra deux parties : un traité de la captivité en général et un ensemble composé de l'historique de chaque camp. Nous avons besoin de vous pour cette deuxième partie : la monographie du IIC sera rédigée par des anciens de notre camp, suivant

un plan établi par la Commission ; il faut qu'elle soit remarquable et le dévouement des quelques camarades qui assurent déjà la bonne marche de l'Amicale ne suffira pas. Ils sont débordés de travail, nous ne pouvons pas leur demander de distraire de nouvelles heures de leur repos.

La captivité s'estompe rapidement dans les souvenirs, actuellement vous vous désintéressez de tout ce qui vous la rappelle, c'est tout naturel ; mais c'est aussi le plus naturellement du monde que vous protesterez plus tard si l'image donnée par nous de la vie du IIC ne vous paraît pas exacte. Alors, plutôt que de laisser s'élaborer une œuvre entachée d'erreurs ou incomplète, et bien entendu vous préparer à la critique, pourquoi ne pas apporter votre participation ? Pourquoi ne pas témoigner vous-mêmes ?

Nous ne doutons pas de votre bonne volonté, de votre désir de ne pas contrarier vos intérêts, et bientôt nous vous préciserons ce que nous attendons de vous.

Préparez-vous dès à présent, rappelez vos souvenirs, rassemblez votre documentation ; nous comptons sur vous, soyez chics, ne nous décevez pas.

N. B. — Si vous voulez déjà communiquer votre première impression, écrivez-moi au journal.

Roger SIGOGNE.



FOP P RES 402

UN REPORTAGE INÉDIT

MASQUES au FIL du SOUVENIR

 par Jo BARBÉ
 du Gay Passe-Temps

Depuis mon retour de captivité, cette rentrée dans la « Terre promise », cette sorte de résurrection qu'a été la Libération pour la plupart des prisonniers, je n'avais pas encore revu mon ami Ropagnol. Mon souvenir lui demeurait fidèle malgré tout, car tous ceux qui ont séjourné quelque temps au stalag II C, ne peuvent oublier sa silhouette immensément longue, son organe vocal pour le moins... puissant, sa brusquerie familière et sa gouaille si finement acérée, si parisienne... C'est lui qui se rappela à moi, tout dernièrement, par un coup de téléphone impératif : « Allo, c'est toi, Jo, mon vieux tu te dois de nous dépanner... Pour le 20 de ce mois il me faut un article pondu sur le théâtre du II C ». J'eus beau essayer de biaiser, rien n'y fit... Paul fut intraitable et moi devins le bon pigeon.



Le Gay Passe-Temps à ses débuts 1940, vu par P. BRUNET.

Si pendant près de deux ans, les planches du G. P. T. me furent familières, raconter mes souvenirs s'y rapportant est une tâche beaucoup moins facile que je le croyais. Je n'ai jamais eu l'intention ni la prétention de taper un article journalistique. Aussi, mes chers camarades, trouvez ici simplement des souvenirs épars que j'ai essayé de rassembler tant bien que mal.

Je n'ai pas connu le théâtre du II C à ses débuts, car, grâce à l'obligeance toute particulière de MM. les « Chleus » j'avais pérégriné en Rhénanie, Pologne et Mecklenbourg. Arrivant au II C, en fin 1942, j'entendis beaucoup parler du théâtre de ce camp. Les uns en disaient assez de bien... les autres passablement de mal ! Comme le milieu m'intéressait, puisqu'à Rawa-Ruska j'avais milité dans le groupement artistique de ce premier camp, j'essayais d'approcher les « Huiles » du G. P. T. Auparavant, je m'étais étonné des raisons sans doutes majeures qui avaient présidé au choix de la raison sociale du théâtre du II C. En effet, l'association des trois initiales donnait à l'oreille une assonance vraiment particulière. Pour certains c'était peut-être original... Quant à moi, leur spiritualité m'échappait... Enfin, ce n'est pas cette erreur qui a empêché le Gai Passe-Temps de suivre



bravement son petit bonhomme de chemin.

Mais revenons à nos « Huiles ». Je fus donc présenté au directeur du groupement : Marcel Gorel. Au demeurant, c'était un adjudant, qui, dans la troupe, jouait les rôles de femmes mûrissantes. Physiquement, il me fit une excellente impression : de taille petite, il se dégageait de sa personne un air de bonhomie que sa figure plutôt pouponne n'arrivait pas à dissiper. Au moment où je le touchais, il s'occupait activement à confectionner un plat de haricots sur un poêle plutôt fumeux (car, outre ses talents d'acteur et son grade d'adjudant symbolisé par un magnifique képi qu'il ne quittait jamais, il cumulait les fonctions de directeur théâtral et cordon bleu de sa popote). Par truchement, je fis connaissance avec Robert Mauftras, le seul professionnel de la troupe à cette époque. Connaissance, c'est beaucoup dire, car j'entrevis en coup de vent un Gefang à la mise négligée par recherche, au teint mat, à l'œil sombre, le chef surmonté d'une immense galette. Ce tzigane en vacances limita sa conversation à un « Bonjour... enchanté ! » C'était peu, je l'avoue. Mais c'était bien dans les manières de ce vieux Boby !

Avant d'entrer dans la troupe, j'assistais à quelques représentations, qui, pour certaines, furent des réussites : entre autres

ce petit bijou des *Romanesques*, le grand « classique » belge *Le Mariage de Mlle Beulemans* qui fut, sans contredit, la meilleure composition d'Edgar Pénig, alias deuxième jeune première de la troupe. Mais, par contre, j'assistais à des fous : *Sud*, par exemple, qui ne fut pas une pièce mais une erreur ! La première eut lieu. J'y assistais... je m'y suis ennuyé... j'attends encore la deuxième représentation.

Le théâtre du II C subit à cette époque une crise dont on se demandait s'il allait pouvoir se relever. C'est à ce moment que l'on me demanda de faire mes premiers pas sur les planches de notre stalag dans une comédie en trois actes de R. Gignoux : *Le Prof' d'anglais*. C'était une excellente pièce, mais qui, pour être bien comprise, nécessitait une connaissance shakespearienne des spectateurs et des interprètes... Allez demander l'impossible !

Ce fut le moment que choisit Robert Mauftras pour nous revenir de son évasion manquée. Nous montâmes alors *Noix de Coco*, de Marcel Achard, où notre papa Biscuit, le sympathique Mellot, nous donna l'occasion de nous divertir un brin. En effet, autant que je me souvienne, ce dernier, qui interprétait le rôle de mon père, devait répondre à ma tentative de suicide : « Petit misérable, tu ne te doutes pas du chagrin que tu m'aurais causé ? Tiens, je vois tes vêtements flottant sur le bord de la berge ! » Papa Biscuit, par un *lapsus linguæ*, transforma cette dernière phrase. Sans le vouloir il renouvela à sa façon la coutume des anciens qui, en guise de marteau, plaçaient des phallus à toutes les portes. Mellot lui, fit du Dieu antique... un porte-manteau ! Il était difficile, après cette transposition, de retenir son sérieux.

Mais le G. P. T. avait besoin d'un gros « boum », pour se réhabiliter aux yeux et oreilles du public du camp... qui est plus difficile que l'on pourrait croire. Ce fut *L'Arlésienne* ; ce n'est pas sans appréhension ni émotion que nous montâmes le chef-d'œuvre de Daudet. Ce fut une réussite qui nous mena, outre les trois représentations du camp, pendant deux longues tournées sur les routes de Poméranie. Ah ! ces représentations en kommando, quels agréables souvenirs nous en conservons ! Evidemment ce fut du dur travail, mais pour nous tous, c'était de véritables évasions. Grimmen, Demin, Loëtz, Gortz, Greifenhagen, Madusée. Je dois d'ailleurs rendre hommage à l'habileté et au dévouement des machinistes, patronnés par notre ami François Gillard, qui devaient faire feu à toutes sortes de difficultés durant ces pérégrinations artistiques de la troupe (scènes trop petites ou trop grandes pour nos décors, murs et planchers de béton, comme le cas se présenta à Greifenhagen, où l'on fit une plantation vraiment surréaliste, ce qui me donna l'occasion à la scène la plus pathétique du troisième acte, au moment où Frédéric vient de se tuer, de recevoir un décor-fenêtre sur la tête. Mais le public était bon enfant ; il s'accommodait très bien de ces imprévus.

(A suivre.)



BILLET D'UN EX-PRÉSIDENT

A bâtons

rompus

Je ne suis pas un père indigne et je n'abandonne pas mon enfant ! Si je laisse aux autres le soin de diriger l'Amicale et les soucis que son administration comporte, je continue à participer à la confection de ce journal. Mais là, ce n'est plus un lourd travail grâce surtout aux articles que nous... promettent nos amis. N'est-ce pas Audin, Valrivière, Sol-Dourdin...



La Belgique bouge ! Nos camarades belges ont pris connaissance de notre Bulletin et cela nous a valu un beau courrier. Remacle nous envoie même son adhésion. Hélas ! les statuts de nos Amicales sont formels : elles n'acceptent en leur sein que les Français. Mais pourquoi ne pas faire comme nous ? A quand l'Amicale belge du II C ? C'est la question que pose Al-Gérard dans un article que nous consacrerons La Meuse et dont nous le remercions. C'est aussi l'idée que Marchand émet dans une aimable lettre. Et nous serons heureux si notre journal a pu relier entre eux nos amis belges.

Bien des fois, d'anciens prisonniers viennent me trouver pour se plaindre qu'on n'a rien fait pour eux, que leurs droits ne sont pas respectés. Ils ont souvent raison mais qu'ont-ils fait, qu'avons-nous fait pour qu'il en soit autrement ? Trop d'entre nous, une fois rentrés, ont repris leurs habitudes sans se soucier du sort des copains. Combien ont retenu les promesses faites en captivité ? Certains se sont rapidement mis à la page et n'ont rien à envier aux malins du marché noir ! On ne rencontre pas souvent cet esprit prisonnier qui devait régénérer les mœurs ! N'est-ce pas parce qu'on a trop songé aux droits et pas assez aux devoirs ! Nous, qui depuis près de trois ans faisons appel à la solidarité, nous avons eu souvent l'occasion de constater les sentiments qui animent trop d'entre nous et qui ressemblent fort à l'indifférence et à l'égoïsme qu'on reproche tant « aux autres ».

Evidemment, les Pouvoirs Publics ne se signalent pas par leur générosité envers les anciens prisonniers ! Il en est sur ce chapitre comme pour le reste. Les problèmes sont nombreux qui ne reçoivent pas satisfaction et tous les Français en supportent les conséquences. C'est vrai. Et, comme les prisonniers sont aussi atteints en tant que citoyens, ils sont doublement punis !

Mais si les rapatriés sont souvent à plaindre, il est une catégorie de Français qui l'est encore plus : ce sont les familles de ceux que nous avons laissés là-bas. Je pourrais remplir ce journal de cas douloureux où la disparition du chef de famille a fait naître, en plus de la douleur morale, la détresse matérielle. Qu'ont-elles pour vivre et élever les gosses, ces veuves de nos copains : l'allocation militaire en attendant une maigre pension ! Leurs droits : celui de pleurer, et aussi cet autre : constater qu'à de rares exceptions près, la société s'en fout !

Il n'est pas trop tard pour signaler ce fait. Le mois dernier nous avons assisté aux obsèques d'un camarade provincial décédé à l'hôpital Bégin. Il y eut là un détachement militaire composé d'un caporal-chef et de quatre hommes, tous cinq ignorant d'ailleurs les consignes et comment ils devaient se comporter en l'occurrence. Ils assistèrent à la courte cérémonie religieuse puis disparurent, pas fâchés sans doute d'en avoir terminé avec une telle corvée. Et c'est notre petite délégation qui accompagna le cercueil au cimetière. Si je vous dis que bien souvent nous sommes prévenus trop tard du décès d'un prisonnier, vous allez

UN REPORTAGE NON MOINS INÉDIT

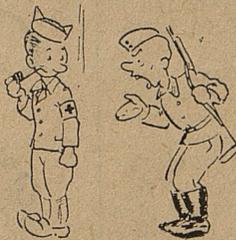
REVIER

par Roger GAUBERT

Huit mois se sont écoulés depuis notre retour. Beaucoup d'entre nous s'efforcent d'oublier les souffrances physiques et morales qu'ils ont endurées. Ont-ils tort ? Sont-ils sages ? Nous ne nous prononcerons pas ici mais, en cette occurrence, nous n'assombrirons pas davantage l'heure présente par le rappel de faits douloureux. Quelques bons souvenirs nous restent malgré tout ; nous avons eu d'excellents camarades qu'il nous plaît, de temps à autre, d'évoquer ; nous avons été en rapports — forcés — avec les « Chleuhs » dont la silhouette apparaît incidemment à notre esprit et dont certains côtés ridicules se présentent encore à notre mémoire. Disons quelques mots des uns et des autres en commençant par ces derniers.

A tout seigneur (« qu'ils disaient »), tout honneur (c'est une façon de parler). Il est un homme — il n'avait d'humain ni le physique ni le moral — Tojo — que nous avons particulièrement traîné aux gémonies ; il le méritait bien. N'avait-il pas transformé l'infirmerie en une « prison dans la prison » ? Une évasion... une rangée de plus de barbelés à la « Revier »...

qui pourtant n'y était souvent pour rien. D'ailleurs devait-il dire à son « Eminence Verte », les malades sont là pour être soignés ; ils n'en doivent sortir que guéris et aptes à apporter de nouveau leur concours à l'édification de la Grande Allemagne. N'avait-il pas fait de notre enceinte un véritable labyrinthe dont, de surcroît, il faisait garder l'entrée par un Cerbère ? Mais, plus heureux que Thésée, il nous arrivait souvent de ne pas nous sentir obligés de suivre le fil d'Ariane pour nous en évader ; modernes Enées, ce n'était pas avec un gâteau de miel mais avec une cigarette, que nous amadouions le « chien » casqué et botté. Quels francs accès d'hilarité il nous procura lorsque, sa mare creusée il vint photographier sous tous les plans la première fleur de



nénuphar épanoui et tint à nous montrer que si son faciès était un tantinet simiesque, celui de son épouse ne l'était pas moins !

Que dire de « Nimbus », qui, du haut de ses 4 pieds 9 pouces, de sa voix chevrotante, hurlait comme un possédé en 1943, croyait encore, en 1944, « qu'ils allaient débarquer en Angleterre » et qui, en 1945, venait,

le matin à 8 heures, nous prier de nous lever car nos camarades avaient besoin de nous ? Qu'il était le Minotaure du Labyrinthe ? Non, certes pas, car nous ne le craignons guère malgré les sanctions qu'il prit contre toi, Bassuel, qui, un jour, le bravas. Mais qu'il eût bien mieux valu pour lui ne pas vouloir, à 60 ans, se déguiser en soldat ; son costume civil lui seyait à n'en pas douter tout autant.

Quelle satisfaction nous éprouvons maintenant à nous remémorer et à rappeler les bons tours que nous leur avons joués ! Comme nous étions heureux et fiers lorsque nous revenions de la clinique la voiture à moitié pleine de victuailles, l'autre moitié étant occupée par le malade que nous rapportions. Te souvient-il, Granier, de nos visites au jardin que cultivait notre bon camarade Cartalade ? As-tu encore présent à la mémoire le sac de pommes de terre auquel nous fimes passer le treillage et que nous chargeâmes un jour dans la voiture, devant le nez d'un « Schupo » et sous l'œil curieux et intéressé d'un membre de la jeunesse hitlérienne ? Quelle joie pour nous — et quel soulagement — lorsque nous avons passé le poste un malade allongé sur un matelas de légumes, de pain et autres denrées comestibles ! Par malheur, Georges et toi, Delobel, constatâtes que le fait d'entrer des produits alimentaires était pas sans danger...

Comme nous exultions lorsqu'aucune lettre, aucune bouteille de vin ou d'alcool n'avait été découverte et, partant, confisquée dans les colis !

Combien de billets d'exemption de travail avez-vous fait signer ou avez-vous indument signés, Docteur Guiraud ? Et vous, Docteur Caye ? Combien de « gars » avez-vous fait revenir alors que leurs dents étaient déjà soignées ou n'avaient nullement besoin de soins, MM. les dentistes Gabert et Villelonge, avec la complicité de votre assistant Périvier toujours disposé à revoir ses amis et connaissances ? Combien d'irrégularités au détriment de nos geôliers avez-vous commises, de Castro et Seizeau ?

Que de tribulations, que de vicissitudes subit notre chambre depuis le jour où nous te quittâmes, Bernard ! Nous étions pourtant heureux de pouvoir fumer à notre aise et entrer en sabots dans la baraque. Si nous eussions pensé que cela nous occasionnât tant de déménagements et d'emménagements, peut-être eussions-nous déchanté.

(Suite au prochain numéro)

PORTRAIT

Voici Jean Dampffhoffer
Le complaisant tailleur
Qui par son savoir-faire
Mit nos corps en valeur.
D'un œil très précis
Il jugeait nos maigreurs
Et par un léger pli
En cachait les laideurs.
Nerveux, sportif et preste,
Pied agile et main lesté,
Il attendait le jour
Désiré du retour.

Tourmenté par la mode, le style et la façon
Lui, le tailleur adroit, il regrette sans cesse
Ce temps où, sans souci de tant de précautions,
Il était habillé aux frais de la princesse.



me demander : « Alors quand vous n'y êtes pas qui va au cimetière ? » Eh bien, personne ! Si, l'aumônier tout seul ! Je me souviens qu'à Greifswald, en pareil cas, nous étions quinze et qu'un groupe « schleu » en armes, commandé par un officier, rendait les honneurs et tirait trois salves au bord du trou. Il est pénible qu'une telle comparaison soit à l'avantage des « boches » !

Allons, M. Michelet, un ordre suffira ! Car la liste n'est malheureusement pas close de ceux qui trouveront, après des mois de souffrances, une mort qui, pour n'être pas glorieuse sans doute, n'en est pas moins pour la France. Vous en convenez vous-même puisque leur boîte de bois blanc est recouverte, par vos soins, d'un drapeau tricolore.

Roger BUISSONNIÈRE.

Souvenez-vous !

par R. TARIN (Suite et fin)



Evidemment cette vie, si dure fut-elle, devait être préférée au départ en Allemagne, car les copains qui y étaient déjà connaissaient les mêmes duretés, les mêmes souffrances, mais c'était chez le « boche », et l'idée d'être traité de la sorte par des Français ne doit pas s'oublier. Il y eut des employeurs heureux de bénéficier de cette main-d'œuvre, car ils ne la payaient guère (bien qu'un taux de 10 francs par jour devait être versé) et je connus des camarades qui payèrent même la tasse de lait qu'ils buvaient le matin. Oui, monsieur R..., vous aviez réussi, vous, à vous faire la paire en zone Sud probablement à temps et à quelle vitesse et pouviez revenir narquois dans votre village en déclarant : « Moi, je ne me suis pas laissé faire, je ne suis pas un imbécile ». Sachez, monsieur R... que, malheureusement, nous avons été près de 2 millions d'imbéciles et des imbéciles encore, de vous savoir au milieu de vos biens intacts, ayant tout sauvé, tandis que nous, nous avons laissé, par la suite une partie de notre santé, sans compter nos pertes matérielles. N'avez-vous pas de remords en pensant à ce camarade qui, à l'époque où les « schleus », par une de leurs magistrales roueries, nous ramassèrent pour l'Allemagne, voulait vous dire au revoir : vous avez prétexté n'avoir pas le temps car vous étiez en train de vous raser. Je n'ai pas de haine et ne veux m'étendre sur d'innombrables exemples racontés au jour du regroupement et sur le chemin de l'exil mais chacun doit se souvenir de ces gens comme de l'attitude de certains noirs tremblant de peur qui aidèrent les Allemands à nous regrouper et à nous ramener au camp où, sous la désignation de cet ivrogne et brutal feldwebel « Kirsch » dont les copains des Fronstalags, n'oublieront jamais le nom je pense, nous fûmes, par 60, entassés dans les wagons pour cette fois ne revoir le ciel que vers le 5^e jour de voyage et dans quelles conditions.

Oui, mes amis, c'est tout cela dont il faut se souvenir ! Nous ne devons pas avoir de haine mais nous ne devons pas avoir la mémoire courte, nous formons, quoi que l'on en dise, une masse de 2 millions d'êtres avec nos frères les déportés politiques, diminués physiquement et moralement. Même parmi ceux qui sont revenus voici plus de deux ans, il faut voir le nombre de maladies contractées en captivité, dues à cette déchéance que le « boche » nous impliqua et nous ne devons pas oublier que certains encore nous reprochent ce mot « Prisonnier » alors qu'une partie de ces patriotes n'ont dû leur liberté qu'à la chance ou à la rapidité de leur voiture filant sur les routes méridionales.

N'oublions pas que les souffrances passées en commun nous ont forgé une âme commune et pour que cette âme ressuscite il nous faut s'unir, car nous avons besoin les uns des autres afin de former un tout, un tout qui puisse dire halte à l'arrogance, qui puisse dire son mot dans la justice, enfin un tout qui puisse revendiquer ses droits, juste ses droits, rien que ses droits.

PARISIENS

Vos copains seront heureux de vous rencontrer à la réunion du premier mercredi de chaque mois café ELIARD (1^{er} étage) 3, rue Auber, Paris (Opéra).

UNIVERSITAIRES

Nous avons reçu une lettre dont nous extrayons quelques passages à votre intention.

« Je me permets de vous rappeler l'existence de L'ASSOCIATION DES ANCIENS DES UNIVERSITÉS DE CAPTIVITÉ.

« Vous savez qu'elle a été créée pour prolonger dans la vie libre la belle solidarité de ceux qui, dans la morne enceinte des Oflags, des Stalags et des Kommandos, s'opposaient, par l'enseignement ou par l'étude, à l'avitilissement de l'intelligence et du caractère.

« Cette solidarité peut désormais s'effectuer d'une manière plus large et plus pratique en favorisant notamment à tous les étudiants de la captivité :

« — la solution des problèmes posés par leur retour, à tous les échelons universitaires ;

« — la validation des services rendus, des travaux effectués ou des examens passés en captivité ;

« — la réintégration convenable des rapatriés dans les cadres des divers degrés.

« Cette solidarité née, dans la misère des heures noires, entre les universitaires des trois ordres d'enseignement et leurs frères du monde du commerce et de l'industrie, doit nous permettre de résoudre dans un esprit inconnu de ceux qui n'ont pas vécu les camps, tous les problèmes de l'heure ; pour nous, il n'existe plus de cloisons étanches, nous savons que l'expérience des uns enrichit les autres.

« En outre, au moment où l'on parle d'une refonte complète de notre Enseignement, nous sommes riches d'une expérience née de contacts multiples qui ne peut être que profitable à ceux qui sont chargés d'élaborer ce statut nouveau.

« La sphère de notre groupement est vaste, rien de ce qui concerne l'Université ne lui est étranger : petite démarche ou grand problème, tout relève de son activité... »

Ceux d'entre vous qui sont intéressés par ces problèmes, doivent s'adresser à L'ASSOCIATION DES ANCIENS DES UNIVERSITÉS DE CAMP, 5, place Saint-Michel, Paris (5^e).

Ce journal te plaît-il ?

♦ C'est que tu n'as pas oublié les copains !

Alors pourquoi n'as-tu pas encore adhéré à l'Amicale ?

RECHERCHES

Mme Veuve HÉLARD, 18, rue Jean-Charcot, à Aulnay-sous-Bois (Seine-et-Oise), dont le mari est décédé le 17 mars 1945, à l'Hôpital de Stettin, est désireuse d'obtenir l'adresse de l'infirmier français qui a assisté aux derniers instants de HÉLARD Paul, né le 4 juillet 1904, à Saint-Pol-de-Léon, transformé en juillet 44, Usine Oderwerke. Cet infirmier, qui a promis de rapporter à Mme HÉLARD les dernières paroles du mort, a sans doute égaré l'adresse et nous espérons que cette annonce le touchera. Nous prions toutefois tous ceux qui peuvent nous renseigner de le faire sans tarder.

LU POUR VOUS

Dans le Bulletin d'Informations de l'Union des Amicales de Camps du 15 février 1946.

« Le Ministère des Finances a décidé de surseoir jusqu'à nouvel ordre aux opérations de liquidation de solde qui auraient déjà commencé. »

M. Phillip's éclairez-nous !

Allo ! Allo !



Je vous rappelle qu'il existe au siège des Amicales de Camp, 68, rue de la Chaussée-d'Antin, un service médico-social très actif, et très bien organisé qui se tient gratuitement à votre disposition. En cas de maladie vous avez intérêt à le consulter.

Nous sommes inquiets sur l'état de santé de notre camarade Jacques KELMANN qui, élu lors de l'Assemblée générale du 9 octobre 1945, non pas comme veilleur de nuit, comme certains membres du Bureau le croient, mais comme membre d'une commission très importante, n'a pas assisté à une seule de nos réunions, ni donné signe de vie. Ne perdons pas courage et attendons avec calme.



Jean PERROS et Robert LESTABLE, du Stalag IV C, comédiens professionnels, doivent constituer une troupe formée de comédiens ayant appris le métier en captivité. Ils seraient désireux de prendre contact avec les rapatriés qui voudraient participer à la formation de cette troupe et en faire leur métier.

Jean PERROS et Robert LESTABLE se tiendront à leur disposition tous les mercredis et vendredis de 18 à 19 heures, 68, rue de la Chaussée-d'Antin.

Les candidats qui possèdent des documents (photos, critiques d'un journal de camp ou kommando, etc...) voudront bien les prendre pour prouver leur activité artistique.

Je vous rappelle aussi que si certains d'entre vous désirent que notre « Jury d'honneur » intente des poursuites envers tel ou tel prisonnier du II C, qui, pour une raison ou pour une autre, se serait mal conduit au cours de sa captivité, ils doivent, au préalable, nous fournir des rapports circonstanciés signés et légalisés.

Nous nous excusons auprès de notre camarade CARLIER Gaston Mle 62339 du Kommando III-230, mais l'adresse qu'il mentionna sur son bulletin d'adhésion étant incomplète, sa carte de membre adhérent nous fut retournée par la poste. Nous la tenons à sa disposition et attendons des précisions.



Dernière heure. — Jacques KELMANN aurait été vu récemment en excellente santé dans un Bar en vogue, buvant force Nescafé en compagnie d'un vieil ami serbe. Nous nous en réjouissons pour lui.

L'Agence Toc-Toc

vous parle



Qu'on se le dise :
A l'occasion de la Sainte-Catherine notre chère cousine Nana a reçu 32 cartes postales. M. Georges Vinay n'en a eu que 19 pour la Sainte-Barbe.

Les femmes ont touché leur première ration de tabac le 6 décembre. Elles ont dignement fêté la Saint-Nico...tine.

De Walincourt (Nord) :

A l'issue du banquet des prisonniers du 2 décembre, où le gigot-haricots fut très apprécié, certains invités aux entrailles particulièrement éloquentes seront poursuivis comme « Criminels de pets ».

Quelle est la femelle du Condor ?

C'est la chambre à coucher, parce que c'est là qu'on dort.

Le nouveau slogan de M. Longchambon :
place au Jeûne.

Un peu d'histoire naturelle :

Résultat du croisement d'un âne et d'une jument : mulet ; d'un cheval et d'une ânesse : bardot ; d'une pie et d'une panthère ? ...c'est une pipe en terre.

Nos élus ont 7 mois pour élaborer une nouvelle Constitution.

— 7 mois ! pourvu qu'elle soit bien constituée !

Le général de Gaulle vient d'adhérer à la Société de Bridge de Walincourt ; en qualité de Grand Chelem.

Pour être rapatrié normalement en 42 il fallait être vieux ou malade (surtout maladies mentales).

Les « veinards » ont donc profité des convois de « Fossiles et de Marteaux ».



Alors qu'il se promenait dans le jardin public d'Issoire, notre camarade Pradier a failli se faire kidnapper par une bohémienne ; après explications devant le commissaire l'étrange femme a déclaré n'en vouloir qu'au menton du professeur parce que ses enfants manquaient de galoches.

De Paris on m'écrit :

Vous savez que Balzac buvait du café fort en écrivant. Certains écrivains de maintenant prennent de l'orge, par raison de force majeure, mais l'esprit français va peut-être se ressentir des restes que ce relent d'orge laisse.

Si l'on manque actuellement de sel, dit-on dans les milieux Toc-Toc c'est parce que René Leroy en fait toujours une consommation abusive.

M. Cabanie partisan convaincu de la « Technique de l'Humanisme sur le plan Economique » échangerait quelques théorèmes rationnels contre 2 paquets de chicorée, 1 imperméable ou un peu de poil à gratter.

M. Raymond Gernez (champion militaire de boxe) fut très affecté par le rétablissement de la carte de pains. Après le départ de De Gaulle, il s'écria : « Pourvu qu'il nous rende nos pains Gouin ! »

Profitant de la vente libre du café, M. Charles Dallois, dit Polyte (ex-facteur de la 1^{re} C^{le} Française), veut se faire nommer *Torréfacteur* honoraire.

On nous assure que M. Jean Palatin, électricien au « Gay Passe-Temps », travaille « toujours dans la Résistance. »

M. Jean Herz semble se désintéresser de notre groupement : *L'Ami cale !*



A l'occasion de la Saint-Antoine, 17 janvier, notre cher Bertin a reçu de nombreuses manifestations de sympathie des anciens de la 1^{re} et 2⁸ invitations pour Paris... Quelles tentations pour saint Antoine !

RENÉ LEROY.



La boîte...

En Bretagne, notre Amicale, connaît une très grande activité, grâce à notre correspondant Jean Le Ker qui, par la voie de la presse régionale, a réussi à regrouper une grande partie des anciens du II C. Nous tenons à l'en féliciter, et c'est avec plaisir que nous insérons le passage suivant extrait de sa dernière lettre :

« Etant donné le volumineux courrier que j'ai reçu, et ne pouvant répondre à chacune des lettres que vous m'avez adressées à mon domicile, 40, boulevard Hoche, à Saint-Brieuc, je prie *Entre Camarades* d'être mon interprète et de vous remercier bien vivement d'avoir répondu si nombreux à l'annonce que j'ai fait passer dans les journaux locaux, et je souhaite de tout cœur de vous voir encore plus nombreux assister à notre prochaine réunion qui, je l'espère, aura lieu courant avril, dans une de nos villes de Bretagne. En attendant, vous pouvez adresser votre cotisation annuelle fixée à 100 francs, soit à Paris, 68, rue de la Chaussée-d'Antin, soit à mon adresse personnelle, 40 boulevard Hoche, à Saint-Brieuc. »

A propos, pourrais-tu me communiquer l'adresse de Georgelin Julien, dont je conserve un excellent souvenir, et console-toi, mon vieux Le Ker en te disant que tu n'es pas le seul débordé de travail. Jean Dampffoffer, lui aussi s'excuse de ne pas avoir répondu aux nombreux témoignages de sympathie et vœux de ses camarades, et leur affirme que dès qu'il aura terminé la lettre de Nouvel An destinée à son ami Ropagnol, il le fera sans tarder.

René Leroy, tout en s'adonnant au bridge comme autrefois, a organisé, dans son petit Walincourt natal, deux crochets au profit des Prisonniers et des Vieux, et débité des astuces inspirées de jeu *L'Agence Toc-Toc*.

« Je t'annonce que je cultive toujours un tantinet le calembour. De grand cœur je t'offre ma modeste collaboration (sens 46 du mot). »

Avec joie mon cher, et désormais te réservons régulièrement une colonne dans notre journal.

Du flegmatique et impénétrable Bruno, nous avons reçu une très longue lettre que je reproduis in extenso au risque de vous fatiguer :

« Meilleurs vœux pour 1946. »

Hôla, l'Ami, nous sommes libérés et en France depuis bientôt 9 mois. Le *Gepriift* n'existe plus. Maintenant si l'émotion ressentie et contenue toutes les fois que tu écris aux copains t'obstrue la vue et t'empêche de voir les lignes de ton papier à lettres, laisse couler tes larmes et retire tes lunettes, tu verras peut-être plus clair.

Jean Capitaine, -Le Frêt (Finistère), en présentant ses meilleurs vœux à tous les anciens du II C, se rappelle à votre bon souvenir et attend encore vos témoignages de sympathie. Il est des questions qui ne peuvent être différées, surtout lorsqu'il s'agit de l'honneur prisonnier. Adhérents, mes amis, je vous invite à relire le premier numéro d'Entre Camarades, ne laissez pas Capitaine se morfondre devantage au tréfonds de sa Bretagne, et rassurez-le rapidement.

Jacques Bagdassarian, Vienne (Isère), la vedette des bigoudis, le champion des évasions manquées, nous écrit :

« Excusez-moi auprès des copains, mais le temps me fait défaut. J'ai actuellement du travail plus que je ne puis en faire. Jean doit être dans mon cas, car il ne me donne aucun signe de vie. Maurice Libermann, est venu passer trois jours chez moi, et, ensemble, nous avons tisonné les ans passés, et évoqué ces souvenirs, encore si présents et si vivaces à notre esprit. Souvent je pense à vous. Ci-joint... »

Merci mon vieux Jacques, nous non plus ne t'oublions pas. Mais je te rappelle que Libermann n'est pas encore adhérent à notre Amicale, car jusqu'alors je n'ai pu le joindre par lettre, ignorant son adresse. De plus, à l'avenir, sois plus précis dans ton courrier. De quel Jean s'agit-il ? J'en ai connu ô combien ! en captivité ! Maintenant nous n'avions pas d'ami commun, prénommé Jean, autant qu'il m'en souviennent.

De nombreux camarades nous demandent s'ils peuvent encore compter sur les devises ou les marks que nous avons laissés en Allemagne. Malheureusement non, la comptabilité ayant été détruite lors de notre libération.

Parmi toutes les lettres que nous recevons journalièrement, il en est de bien émouvantes qui retiennent toute notre attention. Nous vous en communiquons trois aujourd'hui que vous lirez, j'en suis convaincu, avec tout l'intérêt qu'elles méritent.

« Voici quelque temps vous me demandiez la pièce d'identité établissant le décès officiel de mon mari à l'hôpital de Neubrandenburg, afin de faire adopter mes enfants comme pupilles de la nation.

« J'ai attendu un peu pour vous répondre car cette démarche était en cours. Je viens de recevoir la notification du jugement du Tribunal civil de Fontainebleau, c'est chose faite maintenant. D'autre part, j'entends souvent parler de parrain américain donné aux orphelins de guerre. J'ai deux enfants jumeaux (garçon et fille) qui avaient sept jours au départ de leur père pour la guerre. Je pense que l'un d'eux peut être parrainé. Si vous pouviez m'aider dans cette démarche... »

Et pourquoi pas un Français ? Nous, qui sommes rentrés, n'avons-nous pas des devoirs envers ces éternels captifs, qui reposent là-bas... N'est-ce pas à nous de nous soucier de leurs enfants ? N'y en aurait-il pas un parmi vous, qui serait heureux de le parrainer ?

« Je vous remercie sincèrement pour toutes les démarches que vous avez faites jusqu'ici pour retrouver mon fils. Malheureusement, depuis sa dernière lettre qui datait de septembre 44 et dans laquelle il m'écrivait : « être bien portant et qu'il avait l'espoir de revenir bientôt », je n'ai plus eu de ses nouvelles et aucun renseignement de qui que ce soit. Malgré tout, je conserve l'espoir de revoir mon pauvre cher garçon, et j'ai foi et reconnaissance en ses anciens camarades qui feront, j'en suis certaine, tout ce qu'il est possible de faire pour me le ramener. Voici les renseignements que vous me demandez : Dominiak Henri, Mle 53192, était à Greifswald en août 44. »

Signée : Mme E. Dominiak, Lille.

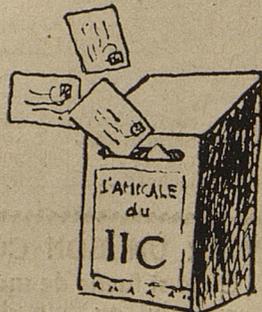
« Avez-vous connu au Stalag II C, Greifswald, Cadiou Pierre Mle 28795, Kommando XIII 201, prisonnier de guerre transformé. Son dernier message fut écrit le 21 janvier 1945. Il a été vu le 20 mars 1945 et était paraît-il en bonne santé. Malheureusement, n'est pas rentré d'Allemagne. J'ai lu votre adresse sur le journal *Ouest-France* et je voudrais avoir quelques renseignements à son sujet.

« C'est mon fils, et mon seul soutien. Malheureusement il n'est pas rentré à son foyer. »

Signée : Cadiou Vincent, Fouldan-sur-Mer (Finistère).

Pensez à vos mères et songez à leurs inquiétudes si elles ne vous avaient pas vu rentrer. Pensez aussi à ces mères qui ont foi en vous. Aidez-nous dans nos recherches et vivement des réponses que nous puissions au moins apaiser leurs tourments.

LE BARON.



...aux lettres

L'AMICALE EN PROVINCE

Bravo la Province !

Nous avons un nombre toujours plus élevé d'adhésions et de toute la France nous parviennent des encouragements. Je vous demande de faire encore un petit effort, bientôt le Stalag II C sera reconstitué grâce à votre bonne volonté.

Le nombre de nos correspondants s'est augmenté de plusieurs unités, il faut que vous qui avez quelques loisirs ou dont la situation vous permet d'être en rapport avec des camarades, vous soyez notre trait-d'union avec les anciens du II C de votre région.

CH. DAMET.

Liste des correspondants de Province

Morbihan : COUDANNE Victor, place du Maréchal-Joffre, à Auray.
Cher : POTTIER, Paul, avenue d'Issoudun, à Bourges.
Côte-d'Or : MERANDON, Michel, 29, place Bossuet, à Dijon.
Rhône : OPPERMANN, Maurice, 8, rue de Vauzelles, à Lyon.
Côtes-du-Nord : LE KER, Jean, 40, boulevard Hoche, à Saint-Brieuc.
Allier : Abbé AUDIN, Claude, 12, boulevard Carnot, à Vichy.
Corrèze : BEYRAND, Georges, 2, quai de Rigny, à Tulle.
Puy-de-Dôme : PICHOT Roger, 27, rue des Jacobins, à Clermont-Ferrand.
Gironde : SOL DOURDIN, 65, rue de la Devise, à Bordeaux.
Yonne : SAUVEGRAIN, à Brannay.
Calvados : VIEL Félix, Escoville, par Hérouvillette.
Lot-et-Garonne : AUZIE, 98, rue des Chalets, à Toulouse.
Charente-Maritime : FUCHS, Auguste, 18, rue des Fonderies, à La Rochelle.
Ariège : TRAPE, Jean, Maison du Prisonnier de l'Ariège, à Foix.
Aude : Abbé G. ALBY, curé de Laprade, par les Martyrs.

NOS PAUVRES DROITS

Que deviennent les marks que j'ai versés au « pécule » de Greifswald ?
 Que sont devenus les mandats que j'ai adressés à ma femme en 1944 ?

Voici deux questions qui nous ont été posées bien des fois et auxquelles nous avons répondu : Attendez !

Hélas ! nous croyons maintenant pouvoir vous dire de ne plus trop compter sur ces sommes car il n'existe, dans la législation française, aucune disposition qui permettrait de valoriser ces avoirs en pays ennemis. Nous vous conseillons cependant d'adresser vos déclarations à ce sujet au Ministère des Affaires Etrangères, Office des Biens et Intérêts privés, 146, avenue de Malakoff, Paris (16^e), qui les enregistrera car, qui sait, une loi nouvelle interviendra peut-être un jour !

* * *

Quand percevrons-nous la somme nous restant due sur la solde mensuelle ?

Vous avez perçu un acompte. Vous avez droit, non pas à la totalité de votre solde, mais à un maximum forfaitaire et la différence entre ce que vous avez déjà perçu et ce maximum vous sera — nous a-t-on dit — versée prochainement. Nous nous élevons ici une fois de plus contre ce procédé qui lèse nos camarades d'une somme importante qui leur est due : la totalité de la solde doit être payée.

Voici des chiffres pour une année de captivité :

	Acompte perçu	Maximum alloué	
		Délé-gataire	non Délé-gataire
Caporal-chef.....	1.500	3.400	10.000
Sergent, Sergent-chef	2.500	3.800	11.400
Adjudant.....	3.000	4.300	12.800
Adjudant-chef.....	3.000	4.800	14.400

AVOIR UN BON COPAIN.....

C'est si facile de maintenir le contact avec lui au sein de l'Amicale !

PUBLICITÉ

Amis, l'entraide peut s'exercer sous maintes formes. Ainsi vous, commerçants, artisans, aidez vos camarades en facilitant leurs achats. Permettez à ce Bulletin de boucler son budget. Et cela tout en augmentant le volume de vos affaires. Faites donc insérer votre publicité dans « Entre Camarades » qui touche tous les milieux toutes les régions de France.

TARIF :

1 cadre ou six lignes :
 100 francs par numéro mensuel
 1.000 francs pour douze numéros.

Le coin du Trésorier

Du 30 novembre 1945 au 15 janvier 1946 nous avons dépanné 24 camarades ou familles.

Le total des sommes versées se monte à 40.000 francs.

C'est pourquoi le Trésorier fait un vibrant appel auprès des camarades afin qu'ils n'oublient pas que ces dépannages urgents pour ceux qui sont dans le besoin, ne peuvent se faire qu'avec le produit des cotisations, car l'Amicale n'est subventionnée par personne : si ce n'est par des dons.

A ce sujet, nous tenons à souligner le beau geste de notre Parrain, c'est-à-dire l'Oflag II B-II D qui vient de mettre à notre disposition une somme de 20.000 francs. Du fond du cœur nous disons merci au Conseil de l'Oflag.

D'autre part, l'Union des Amicales de Camp, par l'intermédiaire de l'actif Président de la Commission des Hôpitaux, Provost-Lemoine, a bien voulu mettre à notre disposition quelques magnifiques colis que nous avons transmis aussitôt à des camarades sinistrés ou hospitalisés.

R. T.

CARNET DU MOIS

DÉCES :

Nous avons appris avec regret la mort de notre camarade, BATAISSOUS Noël, décédé à l'hôpital militaire Percy, à Clamart, le 4 janvier 1946.

Nous prions sa famille de trouver ici, l'expression de nos sincères condoléances.

NAISSANCES :

Nous apprenons avec un plaisir particulier la naissance de deux jumelles, Annie et Blanche, chez notre camarade, Defontaine Clément, rue de la Gare, à Aubrives (Ardennes).

Nous adressons aux heureux parents nos sincères et vives félicitations.

VISITES :

Nous avons revu, de passage à Paris, nos amis A. KARCHER, J. LEKER, A. VIDAL, G. BEYRAND. Provinciaux, notez notre adresse, nous serons toujours heureux de vous voir !

LE COURRIER

— GAUZY Marius, du Kommando XII 256 est-il rapatrié ?

Mlle Hoehn, 28, rue Maurice-Berteaux, à Ermont (S.-et-O.), serait désireuse de le savoir.

Prière de nous faire parvenir tous renseignements utiles que nous enverrons à l'intéressée.

— FUQUES Emile, 23, rue des Vallées à Châtenay-Malabry (Seine), recherche l'adresse de Jean Mallauran, Mle 57860 du Kommando 11/273, en vue de correspondre.

— REYNAUD Louis, 93, boulevard Gambetta, à Nice (Alpes-Maritimes), ayant perdu son carnet d'adresses, voudrait bien retrouver celles de : LAIK Georges, LEVAUX André, PROUST Jacques, GAY Georges. Tous quatre du kommando de Bergen.

— Le sergent-chef XAE P., en traitement à l'hôpital régional des P. G. de l'Axe, à Baccarat (Meurthe-et-Moselle), serait heureux d'avoir l'adresse de son ancien camarade PROFIZI Pierre, dont la famille réside en Corse.

Prière à tout adhérent ou sympathisant de notre Amicale connaissant l'adresse exacte de ce dernier de la lui communiquer le plus rapidement possible.

— Roger GOUDET, ex-lieutenant-dentiste à l'Infirmerie de Stettin « met ses disponibilités au service de ses camarades de captivité et reste à leur disposition chez M. Galand, 43, rue Damrémont, Paris (18^e) ».

TIMBRES : Achat, Vente, Échange

P. BOULAIS

7, rue Vidal de la Blache, PARIS (20^e)

J. DAMPFHOFFER,

Tailleur

71, rue Royale, VERSAILLES (S.&O.)

SOCIÉTÉ "LE TOURISTE"

VÊTEMENTS IMPERMÉABLES en tous genres

87, boulevard Magenta, 87, PARIS

Comité de Rédaction : Boris MICHAUD, Raymond SÉGUIN, Roger BUISSONNIÈRE.

Le Gérant : P. ROPAGNOL.

I. P. B. (R. Séguin, impr.), 10, faub. Montmartre, Paris.